

# Un récit inédit : chère Aline

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **10 (1980)**

Heft 3

PDF erstellt am: **19.09.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



## Un récit inédit

Pierre-Philippe Collet

Mlle Yvonne regagna son bureau et ses petits pas mécaniques s'entendirent dès qu'elle eut quitté le tapis, puis encore un peu une fois la porte refermée sur ses reins de bois sec.

«Quel foutu caractère, non mais quel foutu caractère!» M. Riquet se leva, se dirigea vers le miroir. Il en était à se faire des grimaces d'énervement quand on frappa. Il cria: «Entrez!» tandis qu'il cueillait au hasard un volume relié en veau naturel. Il feuilletait vivement le livre quand M. Haab entra sur la pointe des pieds.

— Prenez place, je suis à vous.

Il ferma le livre en le claquant et retourna à son bureau avec superbe.

— Monsieur Haab, sachez que je ne reviens pas sur ma décision au sujet d'Aline!

— Je...

— Une fille qui prend son courrier assise sur une fesse, l'œil fermé à cause de sa cigarette...

— Je sais, Monsieur. Je...

— Qui est toujours en train de boire le café, entre deux téléphones privés, qui...

— Je viens pour mon compte, Monsieur.

— Ah, bon! Asseyez-vous! Enfin, restez assis. Que voulez-vous?

— C'est pour mon salaire.

M. Riquet ne put réprimer un rictus.

— C'est tout naturel, Monsieur Haab.

Nous sommes mi-novembre. C'est le moment de déclencher les opérations. Toujours un peu plus tôt, d'ailleurs. C'est comme pour les calendriers de l'Avent: on les vendra bientôt à partir du 14 juillet!

— Peut-être mon intervention tombe-t-elle à un mauvais moment, mais...

— Mais elle devait tomber, votre intervention, comme vous dites. Eh bien non et non, Monsieur! Vous êtes bien payé!

Riquet s'appuya des deux avant-bras sur son bureau. C'était la position exacte du crapaud sur sa feuille de nénuphar.

— Me suis-je fait comprendre?

— Euh, oui, Monsieur. C'est moi au contraire qui... je souhaite obtenir une diminution de salaire.

M. Riquet se rassit, pencha la tête de côté, à la façon des oiseaux, puis, presque aphone, murmura:

— Vous vous foutez de moi?

— Monsieur Riquet!

— Ne tournez pas les yeux ainsi, ils vont tomber. Etes-vous surmené?

— Non, précisément, je travaille... sans excès. C'est ce qui m'autorise à vous demander...

M. Riquet se leva, imité par Haab. Il saisit le quémendeur par le bras et le conduisit fermement à la porte.

— Vous êtes un cas intéressant. Monsieur Haab, un cas intéressant. Allez!

Il s'appuya contre la porte fermée. A coups de demandes d'augmentation, il pouvait encore se défendre, mais là... En parler à Huber! Lui, à deux ans de la retraite, ne pouvait se permettre de plaisanter. Il composa son numéro de téléphone. M. Huber entra, les lunettes sur le front, la cravate de travers. Il avait dû naître comme cela, il y avait très longtemps.

— Asseyez-vous, mon cher. Devinez ce qui m'arrive!

— Je ne sais pas, moi, une contestation?

— Dans le mille! Ha, le rusé!

— En cette période de l'année, Monsieur Riquet... D'ailleurs, moi aussi, j'aurais à vous parler sérieusement.

— J'aime ce terme, «sérieusement»! A croire que le reste de l'année on parle pour rire!

— Je veux dire...

— Un chiffre! Dites un chiffre, qu'on en finisse!

— Je... euh... je gagne un peu trop, Monsieur le...

M. Riquet commença de fourrager dans la serrure d'un de ses tiroirs avec un stylo.

— A mon âge, on a moins d'occasions de dépenser. Et puis, l'appétit diminue.

— Admettons! Admettons, mais que penseriez-vous d'un homme dans la force de l'âge qui me ferait la même proposition que vous!

— Monsieur Haab?

M. Riquet repoussa violemment son tiroir. M. Huber tressaillit. Ses lunettes, en équilibre instable, lui coiffèrent le nez. Derrière leurs verres, ses yeux bleus avaient repris leur précision. Le caissier n'avait pas une erreur à se reprocher en quarante ans d'écritures. Et il avait repéré Haab comme un chiffre peu sûr...

On frappa. M. Riquet s'empressa de recommander:

— Gardez cela pour vous, je n'ai encore rien promis! Monsieur Haab, que voulez-vous encore?

Le jeune Farenas suivit, coiffé en fille comme tous les garçons.

— Farenas, venez ici. Les autres, fichez le camp! Vous aussi, Huber, désolé!

Haab glissa:

— C'est pour une légère diminution de salaire. Il n'osait pas vous...

Seul avec l'apprenti, M. Riquet eut très envie de le tuer. Cela devait se voir sur son visage: L'autre recula.

— Un coup monté, hein? Voyou! Un coup monté!

Le gamin essayait cette soudaine colère pour les autres. Il se recroque-

## Chère Aline

Aline renvoyée? Allons donc! Et pourquoi? Parce qu'elle arrive au bureau après tout le monde? Mais tout le monde arrive après tout le monde! Parce qu'elle se cure les ongles jusqu'à l'heure du thé? Pardi! Il faut laisser le temps au vernis de sécher. Aline renvoyée... A cause de sa façon de répondre au téléphone? Un peu le style copain, sans doute. Mais quand elle utilise sa voix douce, sa voix d'avant le fou-rire, les clients ne s'en plaignent pas.

Aline renvoyée... mais qu'en sait-on? C'est M. Haab, son chef de bureau, qui l'a appris. Il l'a dit à la téléphoniste, la petite blonde qui se moque de lui: c'était un cadeau qu'il lui faisait. Il a obtenu un sourire de Berthe (c'est la téléphoniste). Enhardi, il l'a dit, sous le sceau du secret, au caissier, M. Huber, qui a compris qu'Aline partait mais qui n'a pas compris que c'était un secret: tout le monde l'a su.

Aline a pleuré (avant son maquillage de 11 heures) avec conviction. Alors, tous ensemble, ils ont imaginé... Si, si, même cette vieille Mlle Yvonne, la secrétaire du patron. M. Riquet, figurez-vous qu'ils ont imaginé de...

\* \* \*

Ce matin-là, Mlle Yvonne s'était montrée nerveuse. Et laide. Plus laide que de coutume. Son sourire et son chignon — aussi artificiels l'un que l'autre — tenaient par un truc connu d'elle seule. D'ailleurs, vers la fin novembre, tout le personnel souriait de travers. On songeait aux augmentations! Le chef de bureau tenait la jambe à M. Riquet. Le caissier opérait une glissade vers le passé et évoquait M. Riquet père, dont la bonté, etc., etc. M. Riquet fils détestait les semaines qui précèdent Noël. Et ce matin, Mlle Yvonne avait tort d'être laide.

— Ce sera tout, Mademoiselle.

villa. M. Riquet griffa son téléphone et hurla :

— Berthe, faites venir Haab et Huber dans mon bureau. Et retenez les appels téléphoniques! Ah! Et puis appelez aussi Aline. Elle est au tea-room? Mais tant mieux! Elle, au moins... non, rien!

Dès que ses trois employés furent alignés devant lui, M. Riquet fit un prodigieux effort sur lui-même pour reprendre son sang-froid. Il y parvint, au prix d'une déglutition de salive.

— Messieurs, vos prétentions sont inadmissibles. Aussi, je vous demande de réfléchir, de revoir vos arguments. Discutez entre vous...

Contre toute attente, les trois employés lui tournèrent le dos et commencèrent de discuter ferme entre eux. Farenas soutenait que les jeunes pouvaient vivre à moindres frais. «Les vieux aussi! Les vieux aussi!» s'exclamaient Huber. Haab, lui, avait découvert un petit restaurant où l'on mangeait à moitié prix. Déjà, Huber tentait de lancer dans la conversation les montants des salaires d'avant quatorze, mais Farenas, qui ignorait sans doute la dernière guerre...

M. Riquet se leva, posa ses mains sur leurs épaules et, avec mille précautions, poussa cet essaim géant vers la porte, qu'il referma sans bruit. Il avait pris quelques années. Une illumination le redressa: qu'est-ce que Berthe penserait de cela?

— Allô, Berthe? Mon petit, je suis en train de revoir les salaires. J'ai pensé diminuer un peu le vôtre, de salaire, je... hein? Ne vous fâchez pas! Vous ne voulez pas? Bien, bien, j'en tiendrai compte! Merci, Mademoiselle, merci pour tout!

Aline, à présent! Nous verrons bien si je deviens fou!

— Dites-moi, quand Aline sera dans son bureau... elle y est? Non! Eh bien, qu'elle passe vers moi. Merci.

Aline, vous n'allez pas me réclamer une diminution de salaire, vous? Cela ne vous irait pas!

— Entrez!

— M'sieur!

— Je ne vous dérange pas? Asseyez-vous. Voilà! Cigarette! Je vous prie. Voici du feu. Vous tirez... bien! Figurez-vous... vous allez rire! Figurez-vous que, non seulement vous n'êtes plus congédiée, mais que je vous augmente! Eh bien?

— C'est à voir...

— Ah, non, pas vous! Trois cents francs par mois, hein!

— Ouais.

Elle acceptait! Il eût voulu l'embrasser, au risque d'avaloir de la poudre de riz ou du noir de fumée.

— D'accord, M'sieur, mais il y a encore deux ou trois choses qui clochent.

— Dites! Qu'est-ce qui ne va pas?

M. Riquet pensait: «Non, Monsieur Huber, Monsieur Haab, non, vous ne m'aurez pas: vous avez compté sans les bonnes femmes!»

— Les horaires, M'sieur. J'arrive jamais à me garer, le matin.

— Eh bien, utilisez donc ma case!

— Et puis y a l'orthographe, j'saurai jamais les fins des verbes, moi. (Tête de linotte! Et on paie ça des prix fous!)

— Vous ne pouvez rien tenter dans ce sens?

— Foutu d'avance, M'sieur!

Il pouvait encore la balancer. Mais ces messieurs l'emporteraient et l'on n'avait jamais vu ça! Mieux valait conserver un mal connu que de parier pour l'arbitraire. Sa décision était prise. Aline était agréable à regarder, après tout. Il devint très paternel:

— Ne gardez rien sur le cœur, ma petite. Je suis là pour vous aider. Mais si, mais si. Laissez, je fermerai.

Puis, à voix presque inaudible, comme une dernière lâcheté:

— Bon courage!

Il revint à son bureau dans une sorte d'euphorie: à présent, il tenait son personnel.

Mlle Yvonne frappa et entra immédiatement, selon sa détestable habitude.

M. Riquet voulut la remettre à sa place sans attendre, et, n'osant l'attaquer de front, il fit ricochet par le personnage d'Aline.

— Aline, voilà une fille équilibrée! Elle aura trois cents francs de plus dès janvier prochain. Prenez note, Mademoiselle!

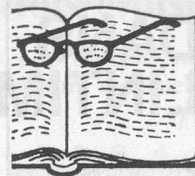
La vieille demoiselle étincela du regard, et un peu aussi d'un peigne qu'elle avait sur le côté de la tête. Elle siffla plus qu'elle ne prononça:

— Vous ne croyez pas que vous vous êtes fait avoir, Monsieur Riquet?

Alors, parce qu'il eut soudain la vague, la très vague compréhension de ce qui s'était passé, il hurla:

— Je ne vous ai pas sonnée, Mademoiselle, retournez dans votre bureau!

L'autre fit demi-tour dans un relent d'eau de Cologne et ses talons rageurs martelèrent les fleurs du tapis. Trois mètres de parquet, une porte, puis rien. La paix pour M. Riquet, enfin seul, enfin convaincu qu'il s'était fait posséder. Ce fut entre ses dents qu'il murmura, comme pour empêcher un raisonnement de naître: «Chère Aline!»



## Bibliographie

Après le succès de **Merveilleux Léman, Merveilleux Lavaux, Les Favergeres** (pour ne citer que ceux-là), les Editions du Grand-Pont, dirigées par le dynamique Jean-Pierre Laubscher, présentent maintenant leur dernier-né: **Charmes de La Côte**.

Avec son talent toujours renouvelé, Michèle Duperrex nous y offre la magie de ses photographies. Sa sensibilité très personnelle fait bien plus que «restituer» la beauté des paysages qui se déroulent entre Morges et Coppet. Michèle Duperrex les recrée. Et à la joie de reconnaître tel petit clocher, telle maison vigneronne, s'ajoute pour nous la surprise de découvrir des aspects insolites et merveilleux de ces vignobles, de ces champs, de ces villages qui nous sont pourtant si familiers.

Les textes aussi sont intéressants et variés. Saluons au passage, parmi bien d'autres, des inédits de Renée Molliex, d'Hélène Grégoire et de notre excellente collaboratrice et amie Myriam Champigny.

Un livre à offrir, un livre à s'offrir.

**Le Tessin, Jardin ensoleillé de la Suisse**, par Max Pfister. 240 pages grand format, 200 photographies en couleurs et accompagnées d'une brochure de 142 pages avec 58 descriptions d'itinéraires pédestres et 58 croquis de route. Editions Ringier. Diffusé dans toutes les librairies de Suisse romande par MPA, Michel Patthey, Chemin du Bochet 68, 1025 Saint-Sulpice.

Ce livre nous entraîne dans la plus belle région de Suisse: le Tessin, un pays qui a beaucoup à offrir. Les fervents de la montagne y découvriront des vallées alpines demeurées à l'état primitif, avec de nombreux lacs et des sommets encore vierges; les promeneurs, tout un réseau de magnifiques chemins pédestres; esthètes et bons vivants trouveront leur bonheur dans les petits villages délaissés et les «grotti» ombragés où l'on déguste les excellents vins du terroir. Quant aux amateurs d'art, ils seront comblés par les édifices divers, les églises et les innombrables témoins du passé.

P.-Ph. C.